

Les gens du fleuve

Vallée de la Seine



LES GENS DU FLEUVE

Vallée de la Seine

Entre 1966 et 1975, mon père travaillait aux Chantiers de Normandie à Grand-Quevilly, près de Rouen. La construction navale avait encore fière allure mais déclinait tout doucement. Pour moi, encore gamin, cet univers restait un peu irréel. Jusqu'au jour où il me rapporta une carte postale éditée pour le lancement d'un bateau. Le dessin à l'encre noire, précis et légèrement en relief, représentait une drague spécialement construite pour le marché mexicain, la Puebla. D'un seul coup, par la magie d'une carte postale, le travail de mon père, la vallée de la Seine et un pays exotique se trouvaient reliés entre eux et m'invitaient à l'évasion.

Aujourd'hui encore, à l'instar d'autres lieux plus lointains, ce fleuve continue d'habiter mon imaginaire. Car au-delà de la beauté des paysages - les méandres de la Seine autant que les trois gorges du Yangsté -, ce qui donne un caractère unique à chacun de ces territoires, c'est leur richesse humaine. Et la vallée de la Seine n'en manque pas. Elle a vu sépanouir au cours des siècles, un foisonnement d'activités. Mais ces dernières décennies, sous l'effet du développement économique et de ses aménagements, son espace s'est métamorphosé. Les usages du fleuve, aussi bien professionnels que récréatifs, en ont été modifiés. Certaines activités se sont raréfiées ou ont disparu, d'autres ont émergé. La relation de l'homme à son environnement fluvial a profondément changé.

Pour ce projet, j'ai souhaité donner une visibilité à ces différents acteurs, interroger dans leur diversité ces liens insaisissables qui les unissent au fleuve, créer des passerelles entre eux. Afin de l'appréhender, j'ai choisi le portrait posé. OÙ plutôt, il s'est imposé progressivement à moi. Le travail de portrait se rapproche de celui du paysage, demandant une certaine lenteur, celle de l'imprégnation et de l'immersion. Chaque portrait est d'abord une rencontre avec une personne et son univers. Un moment privilégié de découverte mutuelle, de partage et d'échange passant à la fois par la photographie et l'interview. « Ces gens de Seine qui font de leur vie une petite œuvre d'art au quotidien », comme le souligne Olivier Sirost dans sa préface, ce fut un réel enrichissement pour moi de les rencontrer.

Cette série de portraits s'inscrit dans un contexte d'évolution rapide où les enjeux actuels du développement durable, notamment en terme de partage et d'utilisation de l'espace, sont de plus en plus prégnants. Quelle place doit-on laisser aux milieux naturels ? Doit-on accroître la circulation sur le fleuve ? Doit-on réserver des espaces spécifiques aux activités de loisirs ? *In fine*, quelle doit être la part dédiée à chaque activité ? Ces photographies et ces propos ne prétendent pas donner de réponses précises à ces questions mais simplement contribuer à une réflexion plus globale en apportant un éclairage sur la dimension humaine de la problématique.

Éric Bénard

Gilles Séguéla 49 ans, peintre
Les Andelys

Est-ce que c'est la peinture qui me fait aimer la Seine ou la Seine qui me fait aimer la peinture, je ne sais pas. Ça fait un peu plus de dix ans que j'ai acheté ce bateau et que je peins sur l'eau. Pour moi, la Seine c'est à la fois extrêmement calme et puissant. Quand je la peins, j'ai l'impression qu'il y a toute une vie en dessous. Elle reste finalement très mystérieuse.

Enfant, j'étais fasciné par les péniches, j'aimais imaginer la vie des marinières. Aujourd'hui, la circulation sur l'eau, elle me dérange parfois parce que tout se casse la figure mais en même temps je regarde passer les péniches et j'adore ça. Un bateau qui passe, ça modifie la surface de l'eau et la perception. Cela fait partie de la vie du fleuve.



Guy Faucon 62 ans, metteur en scène - Compagnie La Pie Rouge
Andé

Je suis installé depuis vingt ans au moulin d'Andé. Et les quatre spectacles que j'ai montés : *Don Quichotte*, *Lancelot*, *L'Odyssee*, *Le Pique-nique du dimanche*, prennent appui sur la Seine. Le parc du moulin, c'est un décor de théâtre. Les lieux, je les connais par cœur. Ici, nous sommes tournés vers la Seine, c'est un espace de sérénité.

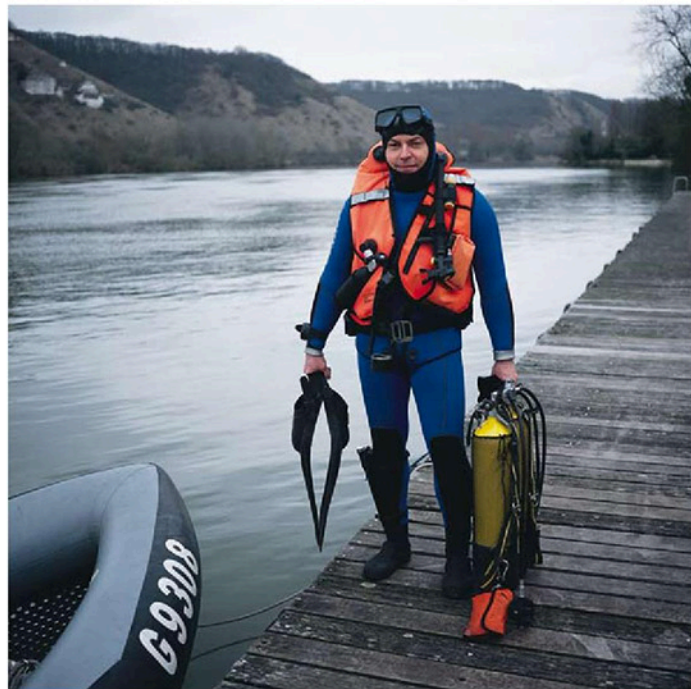
La Seine, c'est quelque chose qui fait partie de ma vie. Enfant, j'allais à la pêche avec mon grand-père à Portejoie. Plus tard, on a joué à la fête des mariniers de Poses. J'aime beaucoup la circulation sur la Seine, surtout les petites péniches, c'est poétique. Tous les ans, je regarde *l'Atalante*, un des plus beaux films jamais réalisés, c'est une splendeur, il y a une symbiose entre le son et l'image.



Jean-Marc Feyt 48 ans, adjudant-chef commandant - Brigade fluviale de Grand-Quevilly
Poses

Mariniers, plaisanciers, riverains, pêcheurs, etc., il faut que tout le monde trouve son compte sur la Seine. Notre boulot c'est de savoir ce qui se passe, on est au cœur des conflits. On applique le code de la navigation mais on règle aussi les petits problèmes, on fait un peu de médiation. Travailler sur l'eau et sous l'eau, ça fait partie de mon univers, je ne m'en lasse pas.

La Seine, c'est une autoroute de la navigation, il est normal qu'il y ait de la circulation. D'ailleurs, le transport fluvial semble retrouver ses lettres de noblesse. Écologiquement c'est bien ; en même temps, cela implique une augmentation des risques et des contrôles.



**Michèle Vêret 59 ans, formatrice bateau-école - Institut Supérieur de la Navigation Intérieure
Saint-Etienne-du-Rouvray**

En tant qu'anciens bateliers, pour mon mari et moi, reprendre du service pour transmettre une passion, ça nous fait plaisir. C'est une forme de reconnaissance de notre profession. Surtout à un moment où, avec le développement durable, le transport fluvial est amené à prendre de l'importance.

La profession a beaucoup changé. Pour les jeunes, les moyens technologiques rendent la navigation plus facile mais le métier est plus stressant aujourd'hui. Les délais d'acheminement sont très courts maintenant, bien souvent il faut livrer le plus vite possible. Notre souhait, c'est que les métiers de la batellerie perdurent avec des idées nouvelles, que l'on évolue avec du matériel compétitif mais aussi que les infrastructures suivent.



Nicolas Ottmann 37 ans, pilote de motonautisme
Belbeuf

La première fois qu'on pilote, ça va vite, on est harnaché dans un cockpit, on fait corps avec le bateau, on est dans notre bulle. Même si on est en essai, on est quasiment en compétition. Et en compétition, on est avec des ceillères. Pendant les 24 h motonautiques de Rouen, je suis monté à 180 km/h. À cette vitesse-là, ça fait beaucoup de bruit mais c'est assez confortable, le bateau est au-dessus de l'eau, il tape moins. L'inconvénient c'est qu'on peut se laisser porter, ça arrive vite, il faut rester très concentré.

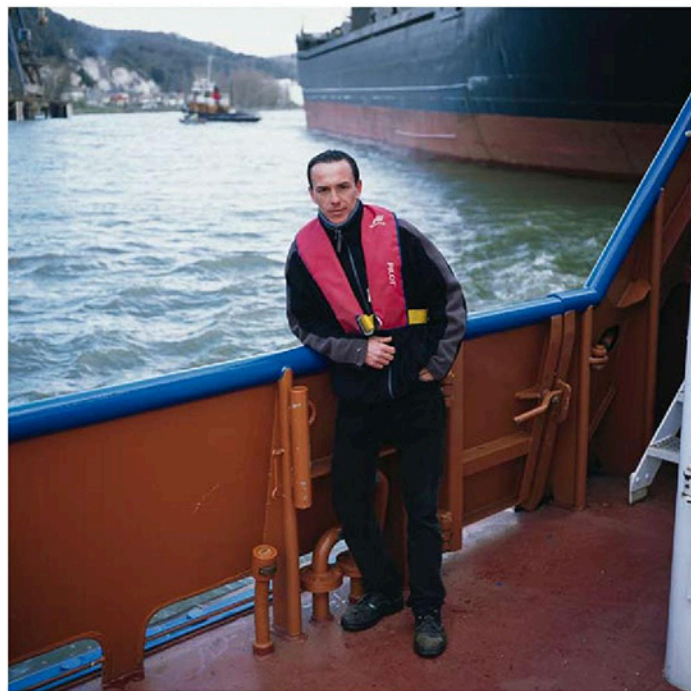
L'eau, c'est un référentiel totalement inconnu, qui n'est pas naturel pour l'homme et qui est en changement permanent. Il faut tenir compte du renversement des marées qui crée des rouleaux, du coefficient de ces marées, des lâchers d'eau par les barrages lorsque le fleuve est en crue. Les réactions de la machine sont à chaque fois différentes. Et enfin, le vent joue un rôle très important. Il y a un équilibre à trouver en permanence.



Jean-François Guillemin 34 ans, matelot de remorquage - Société de remorquage maritime de Rouen (SORMAR)
Canteleu

On est amené à remorquer toutes sortes de bateaux, céréaliers, pétroliers, vraquiers, porte-conteneurs, pour les aider à accoster. Le plus gros que nous avons fait à Rouen, c'est le Cape Shanghai, 290 m, chargé de charbon. Au niveau de l'évitage, c'était juste, il n'y avait pas beaucoup d'espace entre le bateau et les berges. Il a fallu deux pilotes à bord, deux pilotes à terre et quatre remorqueurs de 1500 cv. C'était une grosse opération.

Avant d'être matelot de remorquage, j'étais matelot lieutenant sur un bateau de pêche. C'était plus physique, plus répétitif et je partais plus longtemps. Aujourd'hui, j'ai sept jours de travail, sept jours de repos, sept jours de travail, quatorze jours de repos. La vie familiale, c'est beaucoup mieux par rapport à ce que je faisais avant. Les usines, les silos, le quai pétrolier, je m'y suis habitué facilement. La Seine, c'est avant tout mon lieu de travail.



Patrick Cortes 51 ans, contrôleur principal des phares et balises
Saint-Martin-de-Boscherville

La Seine, c'est un autre univers, on arrive sur un milieu fermé, dangereux. Le moyen de sécurité sûr, officiel et légal pour la navigation sur la Seine, c'est le balisage, un service régalié de l'État. Il n'y a pas mieux qu'un balisage sur le fleuve pour visualiser le chenal. Les pilotes naviguent à vue et c'est pour cela qu'ils ne laissent rien passer. Nous, on est là pour la sécurité des navires. On veille au grain.

On est de moins en moins nombreux mais il y aura toujours un système de contrôle humain. L'emplacement des feux est très spécifique, beaucoup sont très difficiles d'accès, le feu de Barneville-sur-Seine en amont, le feu de Labosse. C'est dû aux méandres et à la configuration du terrain.



Philippe Paustian 48 ans, chef de chantier du nettoyage de berges - Parc
Naturel Régional des Boucles de la Seine Normande
Quillebeuf

Avec notre équipe de dix personnes en réinsertion, on ramasse et on trie les déchets, on détruit également les bois flottés sur tout le territoire du Parc. Les déchets, c'est tout ce qu'on peut trouver dans nos poubelles, ça reflète l'évolution de notre consommation, beaucoup d'aérosols, des produits de beauté, des insecticides qui polluent les nappes d'eau, et de temps en temps des bouteilles avec des messages.

On a parfois l'impression que ça n'avance pas. On est souvent déçu parce qu'on voit que la pollution est toujours là. Mais s'il n'y a plus personne qui nettoie, ça peut se dégrader très vite. La Seine, c'est un fleuve qui est vivant. Et ce qui me manque justement le plus, ce sont les milliers d'oiseaux qu'il devrait y avoir.



Gilles Le Guillou 44 ans, garde-technicien - Maison de l'Estuaire
Réserve naturelle de l'estuaire de la Seine

La Seine, ce n'est pas un long fleuve tranquille. Le milieu estuarien, c'est quelque chose de violent et de passionnant. C'est l'influence des marées qui dicte la vie de la Réserve. Ce n'est pas un milieu stable, il y a des mouvements, de l'érosion, de l'accumulation de matière. Même s'il est endigué pour partie, c'est encore un fleuve qui a quelque chose à dire, qui arrive à s'exprimer grâce à la mer.

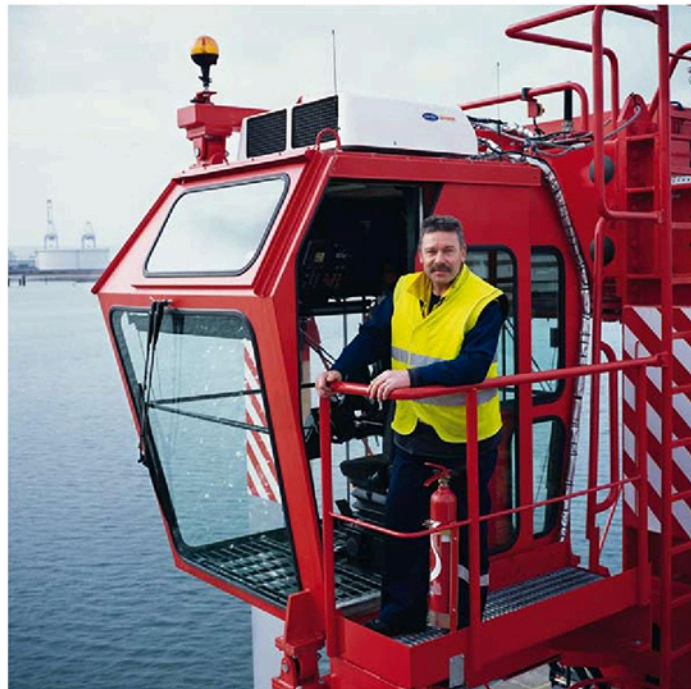
J'aime bien manipuler les oiseaux, c'est une sensation agréable. Les panures à moustaches, les mésanges bleues, les bruants des roseaux, c'est un plaisir de les détailler, de les voir sous toutes les coutures, pour une meilleure approche de la biologie des espèces. On les bague afin de connaître les populations hivernantes et les mouvements d'oiseaux et de cerner l'influence de la gestion du milieu sur les espèces.



**Marcel Claereboudt 47 ans, docker-formateur MTN - Générale Manutention Portuaire
Le Havre**

Un cavalier ça pèse 70 tonnes, ça roule à 29-30 km/h avec une charge de 25 à 50 tonnes. On a un système d'informatique embarqué qui nous indique l'emplacement du conteneur dans la travée. Il faut aller de plus en plus vite parce que le bateau doit rester moins longtemps à quai. Quand on voit rouler des cavaliers de plus en plus nombreux dans tous les sens, c'est magique. Notre métier doit être au bord de l'eau et ici, au Havre, on est plus tourné vers la mer que vers la Seine.

La conduite d'engins portuaires, j'ai ça dans le sang. Sans doute par tradition familiale. Aujourd'hui, je suis formateur. Tout ce qui m'a été transmis par les anciens, je suis content de le donner aux jeunes. Les garçons qui veulent être chauffeurs passent d'abord des tests de hauteur. Un cavalier c'est l'équivalent d'une terrasse de cinq étages. Le plus dur ensuite, c'est la maîtrise de la direction puis la prise et la dépose des conteneurs. La nuit, c'est une difficulté supplémentaire. Il faut que le chauffeur soit vigilant en permanence.



La vallée de la Seine est riche d'un patrimoine humain exceptionnel dont témoigne un foisonnement d'activités professionnelles, ludiques et artistiques. Dans un contexte d'évolution rapide lié à la mondialisation, le photographe, Éric Bénard, est parti sur les traces de tous ces « gens du fleuve » pour recueillir leurs propos et fixer l'instant de leur rencontre sur la pellicule. De Vernon jusqu'au Havre, les quarante portraits présentés nous renvoient, comme le dit le sociologue Olivier Sirot dans sa préface, à de multiples déambulations géographiques, historiques, techniques, paysagères et imaginaires.



ISBN 978-2-35507-010-5 18€

